

FRANÇOIS ROULEAU

## SOLOV'EV, SLAVOPHILE OU OCCIDENTALISTE ?

À première vue la question qui consiste à savoir si Solov'ev est slavophile ou occidentaliste ne semble pas tellement décisive pour la compréhension de son œuvre, mais c'est la question qui m'a été posée. Tout en proposant une réponse, je voudrais montrer comment cette question en soulève une autre, plus fondamentale : celle de l'unité foncière de la pensée de Solov'ev sous-jacente à ses incontestables métamorphoses. Tel est le paradoxe inévitable devant lequel nous place l'évolution de Solov'ev.

Deux opinions existent à ce propos : l'une tend à souligner les différences et l'autre insiste sur la continuité ; l'une insiste sur les variations et l'autre sur l'unité. L'une souligne les diverses périodes, au risque de faire disparaître l'unité ; l'autre insiste sur l'unité, au risque de faire disparaître les diverses phases de l'évolution. Les uns insistent sur les différences évidentes qui existent entre une chenille, une larve et un papillon ; les autres rappellent qu'il s'agit cependant d'un seul et même être. En pratique, les uns valorisent également chacune des différentes étapes ; les autres valorisent de façon privilégiée la dernière étape et éclairent rétrospectivement l'œuvre entière à partir des *Trois entretiens* (*Tri razgovora*).

Comme Solov'ev n'a jamais rédigé lui-même de « retractationes », il faut bien que ce soient les lecteurs qui fassent le travail à sa place pour préciser les variables et l'invariant, pour faire la part de ce qui est caduc et de ce qui demeure ! Or, l'évolution de Solov'ev, qui le fait passer du slavophilisme à l'occidentalisme, offre une occasion idéale pour bien saisir le paradoxe d'une substantielle continuité de sa pensée sous-jacente à des variations évidentes.

Pour exposer ce problème, qui demanderait un examen de l'œuvre de Solov'ev dans sa totalité, je me limiterai ici à deux textes brefs mais particulièrement explicites, deux articles. Le premier, qui est une œuvre de jeunesse, a pour titre « Les trois forces »<sup>1</sup> ; le second, qui date de la maturité, est une notice qui s'intitule « Les occidentalistes, l'occidentalisme »<sup>2</sup>.

---

1. « Tri sily », in *Sočinenija* (*Œuvres*), Saint-Pétersbourg, 1911-1914, T. I, pp. 227-239.

2. « Zapadniki, zapadničestvo », in *Enciklopedičeskij slovar'*, Brockhaus-Efron, Saint-Pétersbourg, 1894, T. XII, fasc. 23, pp. 243-244.

## I

L'article « Les trois forces » date de 1877. C'est la première publication notable du jeune philosophe. Souvent, dit-on, l'esquisse d'une œuvre est plus éclairante que l'œuvre elle-même, c'est pourquoi ce premier manifeste de Solov'ev est spécialement digne d'attention. Or, à bon droit, on peut le présenter comme la parfaite formulation ou l'ultime avatar du slavophilisme intégral au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet on retrouve dans ce texte les thèses constitutives du slavophilisme tel qu'il s'est formulé à ses débuts — et qu'il convient de rappeler pour la clarté de l'exposé :

1° – Le rôle de la Russie est celui du nouveau « peuple historique » : celui dont la mission consiste à faire franchir à l'humanité une nouvelle étape de son développement.

2° – Ce rôle historique, la Russie le doit à sa supériorité religieuse (à la pureté plus grande de sa foi) qui lui assure une supériorité dans tous les autres ordres humains : politique, culturel et moral.

3° – Ce rôle proprement messianique n'est pas un choix libre : il est une mission sacrée à laquelle la Russie ne peut se dérober sans se trahir et sans trahir l'humanité entière.

Ces trois thèses ont un corollaire : celui de la critique dépréciative de l'Occident, source de tous les maux du monde moderne et ennemi juré de la Russie et de sa mission.

Si, après ce rappel, on en vient à considérer l'exposé lui-même du jeune Solov'ev, plus encore que la pérennité des thèses du slavophilisme sur le triple registre historique, religieux et culturel, ce qui frappe c'est de constater la souplesse, la plasticité du slavophilisme capable de se modifier à l'infini pour répondre aux situations concrètes. Le premier slavophilisme a été élaboré dans le contexte de la guerre patriotique contre Napoléon et il reste une affaire strictement européenne (même s'il a une visée universelle) ; sa dialectique se résume de la façon suivante : l'Orient ancien (païen) est la thèse ; l'Occident passé et actuel (pseudo-chrétien) est l'antithèse ; la synthèse chrétienne sera fournie par la Russie. Le slavophilisme, selon le jeune Solov'ev, s'élabore dans un contexte différent : l'ennemi alors est l'islam, dès lors la dialectique elle aussi se modifie en s'actualisant : l'Orient païen c'est l'islam ; l'Occident pseudo-chrétien reste l'ennemi immuable ; la synthèse chrétienne universelle constitue toujours la mission de la Russie.

En résumant ainsi la position de Solov'ev, je suis conscient de la simplifier, car elle présente bien d'autres facettes, mais ce résumé n'est pas une caricature : les formules du jeune essayiste sont souvent plus tranchantes que les miennes ! Le vrai problème est autre, il consiste à situer exactement le point central de l'argumentation de Solov'ev, or ce centre ou ce cœur n'est autre que le rôle universel du peuple russe. À la fin de son étude sur « Les trois forces », écoutons Solov'ev définir la situation devant laquelle se trouve le monde : « Ou bien c'est la fin de l'histoire ou bien c'est l'inévitable manifestation de la troisième force universelle, dont l'unique porteur ne peut être que le monde slave et le peuple russe ».

Ce qui justifie pour Solov'ev le rôle de la Russie, ce n'est pas uniquement la grandeur de la Russie elle-même, c'est sa mission universelle : la clé de son slavophilisme, c'est l'aptitude à une fonction universelle, et c'est parce que, croit-il, la Russie est la seule force capable aujourd'hui de jouer ce rôle qu'il a fait sien l'idéal slavophile qui prétend concilier patriotisme et universalisme.

## II

Avec les années, la pensée de Solov'ev va se modifier et lui qui a commencé sa carrière par une prise de position aussi strictement slavophile va devenir un adversaire résolu du slavophilisme tel qu'il se présente à son époque, comme en témoigne par exemple ses articles réunis sous le titre *Nacional'nyj vopros v Rossii* (*La question nationale en Russie*) (1888-1891). Mais les textes polémiques sont rarement les plus aptes à un exposé serein, aussi est-il préférable de considérer un texte plus neutre comme sa notice « Les occidentalistes, l'occidentalisme » qu'il a rédigée pour la grande encyclopédie Brockhaus-Ephron : le style d'un dictionnaire présente un double avantage puisqu'il oblige à garder la sérénité comme à se limiter à l'essentiel !

Comment définir l'occidentalisme au sens qu'a pris ce mot en Russie ? Dès les premières lignes de son article, Solov'ev nous donne sa réponse : c'est « l'orientation [...] qui reconnaît la solidarité spirituelle de la Russie et de l'Europe occidentale comme parties indissociables d'un seul et même tout historique et culturel, qui pourrait inclure en lui-même toute l'humanité ». On ne peut pas affirmer plus clairement que l'unité, l'universalisme est pour lui le critère décisif.

Animé par une pareille conviction, ce qu'il reproche aux slavophiles c'est de s'être déchargés de l'obligation d'un travail commun avec les autres nations en alléguant « la pourriture de l'Occident » et en remplaçant le travail « par de vaines prédictions sur les destinées exceptionnellement grandes de la Russie ». Mais, finalement, il faut bien convenir que ces rêveries n'engendrent que les discours d'un nationalisme creux, dont les seuls résultats sont de cruelles déceptions pour le pays.

Au cours de son exposé, Solov'ev lave les occidentalistes de l'accusation de ne pas être patriotes ou de l'être moins que les slavophiles ; plus exactement il retourne l'argument en montrant comment, en pratique, les occidentalistes ont été de meilleurs patriotes, car ils cherchent à voir les exigences de l'avenir au lieu de se laisser prendre aux illusions d'un passé auquel on attribue une « richesse imaginée ». Et Solov'ev cite alors le mot de Francis Bacon : « La richesse imaginée est la principale cause de la pauvreté ; se satisfaire du présent empêche de se soucier des exigences essentielles de l'avenir. »

C'est que, pour Solov'ev, une supériorité comme celle que les slavophiles attribuent à la Russie est un privilège qui doit se traduire non par une auto-glorification stérile mais « par un intense travail culturel, au cours duquel il est impossible d'éluder les conditions générales, fondamentales, de chaque culture humaine — conditions déjà mises en œuvre dans le développement occidental. »

Quant aux dernières lignes de l'article, elles sont encore plus dures, puisque Solov'ev résume l'opposition entre les deux écoles slavophile et occidentaliste, entre les deux tendances majeures de la pensée en Russie comme « la lutte entre la sauvagerie et la civilisation, entre l'obscurantisme et la culture... ».

### III

Quel bilan établir après cette juxtaposition des opinions du jeune Solov'ev et celles de l'homme mûr ? Il serait difficile de nier une évolution puisqu'il faut parler de retournement. A vrai dire non pas d'un retournement absolu : on passe d'un slavophilisme intégral à un occidentalisme modéré, car Solov'ev ne cautionne pas les positions des occidentalistes radicaux, pas plus qu'il ne prétend que l'Occident possède la réponse à tous les problèmes.

En réalité dans ce retournement, ou cette rétractation, ce qui est en jeu c'est le nationalisme, et ce qui provoque le changement c'est la critique du nationalisme : le nationalisme se définissant comme le refus de concéder aux autres peuples le droit de chercher ce que l'on réclame pour son propre peuple : « la grandeur et une vraie prééminence (pour le bien de tous) ». Le nationaliste est celui qui refuse aux autres le droit d'aimer leur propre pays, le droit d'être patriote. Si Solov'ev a évolué dans sa conception du slavophilisme, c'est qu'il a rencontré le problème polonais, et ce dernier lui a servi de révélateur : ou bien le slavophilisme est une réalité et alors il faut que la Pologne y trouve toute sa place ; ou bien le slavophilisme n'est qu'un mot commode qui cache le nationalisme russe. Ce pseudo-slavophilisme, qui ne respecte pas même l'ensemble des Slaves, comment pourrait-il prétendre à l'universalisme ? Il se révèle alors n'être qu'un simple masque du nationalisme et l'universalisme qu'il promet sera illusoire !

Cependant il reste à faire un pas de plus : si le nationalisme, la critique du nationalisme, a été l'occasion d'une révision des idées de Solov'ev sur le slavophilisme, la cause du changement est autre et c'est cette cause qu'il faut expliciter si l'on veut comprendre Solov'ev sans le caricaturer. Le concept-clé de Solov'ev est celui de l'unité, de l'unitotalité, de l'universalisme. Le jeune Solov'ev répète comme un leit-motiv le « *hén kai pan* » puis il parlera de la connaissance intégrale, de la divino-humanité, de la sophiologie, de la théocratie, mais derrière tous ces vocables, dont les uns sont traditionnels et les autres moins, c'est toujours la même intuition et conviction fondamentale qui s'exprime, dans les divers ordres du réel que Solov'ev aborde successivement. Cette intuition fondamentale de Solov'ev est la suivante : tout ce qui est véritablement existant fait un avec tout ce qui existe ; on est soi-même non en tant qu'être séparé mais en tant qu'être inséré dans un tout. L'unitotalité est donc la forme de la vérité de l'être. En conséquence les choses séparées peuvent être étudiées comme séparées mais elles ne peuvent être comprises que dans le tout où elle trouvent leur vérité. Cette conviction est à l'origine de toutes les entreprises de Solov'ev : sa philosophie comme sa mystique, sa théologie comme sa politique théocratique, sa théorie de la connaissance comme sa poésie jaillissent de la même source.

\*

Il est temps de conclure ces remarques sur le problème du slavophilisme ou de l'occidentalisme de Solov'ev comme aussi sur les variations ou la cohérence de la pensée du philosophe.

Si l'on entend par slavophilisme le désir de voir la Russie occuper toute sa place dans l'histoire universelle, on peut dire que Solov'ev n'a pas cessé de l'être. Mais si sous le mot de slavophile on entend le nationalisme russe, on doit constater qu'il en a été un adversaire résolu, dans la mesure même où il croit à une mission universelle de la Russie. Si l'on entend par occidentalisme le fait de s'aligner systématiquement sur la pensée et la politique occidentale (pour reprendre les griefs des slavophiles), on peut affirmer que Solov'ev ne l'a jamais été. En revanche, si par occidentalisme on entend le fait de ne pas vouloir séparer la Russie du reste de l'Europe et du reste du monde, on peut affirmer que Solov'ev l'a toujours été, même au moment où il se laissait séduire par le slavophilisme car ce qu'il appréciait en lui, c'était sa promesse d'universalisme.

Ainsi l'examen de cette question en soi assez limitée permet d'éclairer un problème plus large : celui des fluctuations ou de la permanence de la pensée de Solov'ev. Plus d'un commentateur présente l'auteur des *Trois entretiens* comme un homme devenu pessimiste à la fin de sa vie et qui a renié ses opinions et ses convictions majeures. Derrière ce jugement trop simplificateur, on peut craindre que se dissimule en réalité ou bien le désir inavoué de diminuer l'importance de Solov'ev en jetant un doute sur le penseur, ou bien l'incompréhension de son œuvre.

Nul ne peut nier les évolutions de la pensée de Solov'ev : dans le cas étudié ici on a déjà noté qu'il fallait parler de retournement. Mais, si l'on prend soin d'examiner l'évolution de la pensée de Solov'ev à partir de ses propres principes, il me semble que l'on doit surtout insister sur la cohérence et l'unité de sa pensée. En effet, si incontestablement il a varié dans les applications de ses intuitions et de ses convictions majeures, en revanche on peut soutenir qu'il n'a pas varié dans ses convictions et intuitions. Pour prendre un exemple extrême, on peut remarquer que, dans les *Trois entretiens*, la sophiologie comme spéculation est pratiquement éliminée (elle se trouve réduite à une simple allusion<sup>3</sup>). Cela s'explique : le souci de l'unité (dont la sophiologie n'est qu'une expression spéculative) a été exprimé sur un autre registre par le livre lui-même tout entier.

Il me semble (*salvo meliori judicio*) qu'il est beaucoup plus éclairant d'insister sur la cohérence, la continuité et l'unité de la pensée de Solov'ev plutôt que de s'appesantir sur ses indiscutables variations, car ces dernières non seulement ne touchent pas au fond de sa pensée mais au contraire permettent de mieux situer où en est le noyau central, de mieux comprendre où en est le cœur.

*Centre d'études russes*  
*Meudon*

---

3. V. Soloviev, *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion*, Paris, 1974, p. 220.

